

Pourquoi « Brignoles » ?...

Raoul Pantanella

Président de l'Aseparg

Qui en France pourrait encore ignorer le nom de « Brignoles » après la déflagration médiatique provoquée par la victoire du candidat du Front National à la modeste élection cantonale partielle d'octobre 2013 ? Les Brignolais ont vu déferler alors dans leur ville toutes les télévisions et radios venues regarder jusqu'au fond des urnes ce petit canton tenu par la gauche et passé à la droite frontiste.

Notre association de prévention spécialisée – l'Aseparg – travaille avec les jeunes de ces territoires qui ont subi la secousse électorale, perçue en France comme un séisme annonciateur de ce qui va se passer aux municipales et aux européennes toutes proches désormais...

En amont des tribulations proprement politiques de ce canton — divisions à gauche, absence d'un « front républicain », déceptions nées de la politique socialiste au plan national, etc. — il faut analyser plus en profondeur les choses pour comprendre ce qui s'est passé. L'Aseparg est présente ici depuis de nombreuses années et a pu observer ces évolutions à travers les actions quotidiennes qu'elle conduit avec les jeunes de ce tissu social.

Un territoire des plus dynamiques !

Brignoles et son canton ont vu dans les dernières décennies du 20^e siècle se modifier leur paysage social. Bien que toutes les mines de bauxite aient fermé et que « les gueules rouges » des mineurs se soient estompées depuis les années quatre-vingt-dix, Brignoles n'a pas pour autant périclité... On ne saurait donc lui appliquer la grille d'analyse valable pour d'autres régions où le vote frontiste obtient des scores élevés et qui ont plutôt un profil de *tradition industrielle* en déshérence, avec *destruction des emplois* et *chômage élevé*, facteurs depuis longtemps favorables à l'expression d'un mécontentement pouvant se traduire par un vote contestataire.

Or le profil du canton de Brignoles donne l'image au contraire d'un territoire parmi les plus dynamiques du pays !

Le géographe Laurent Chalard (*Mediapart.fr* du 17 octobre 2012) observe :

« La population a augmenté de près de 4 000 habitants entre 1999 et 2010 dans le chef-lieu Brignoles, soit une progression du tiers (à titre comparatif, à l'échelle nationale, elle a été de 7 %), et de 10 000 habitants dans le canton sur la même période, soit une hausse de plus de moitié, correspondant à une accélération sensible par rapport à la décennie précédente, où le canton n'avait gagné « que » 3 400 habitants et la ville-centre un gros millier d'habitants. Parallèlement, le nombre d'emplois est passé de 6 910 en 1999 à 10 248 en 2010 à Brignoles, une augmentation conséquente de près de 50 %, performance qu'envieraient de nombreuses autres communes françaises ! Une fois tenu compte du traditionnel plus fort tropisme vers l'extrême droite de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur, ce canton ne devrait donc pas être le plus concerné par la montée du Front National. Pourtant, ce n'est pas le cas. »

« Messire, les Sarrasins ! »

Alors pourquoi l'octobre de Brignoles ?

L'explication se trouve dans la conjonction de deux phénomènes qui ont agi simultanément.

Le plus visible d'abord : l'installation de la communauté maghrébine dans la vieille ville même de Brignoles et dans certains « quartiers » comme celui du Caramy. Avec tout ce que cela suppose de difficultés « identitaires » et de conflits culturels multiformes qui alimentent toutes sortes de fantasmes sécuritaires, xénophobes et racistes au moindre fait divers.

Les Brignolais n'en ont peut-être pas le souvenir, mais il y a là comme une ironie de l'histoire : dans un passé très lointain, les Provençaux s'étaient efforcés de bouter hors de leurs villes les guerriers Sarrasins venus de l'autre bord de la Méditerranée, et aujourd'hui, les descendants de ces conquérants s'installent pacifiquement et familièrement au cœur de ces cités jadis si fièrement défendues par leurs remparts !...

Le périurbain subi

Parallèlement à cette présence maghrébine, un autre phénomène est venu changer le tissu social de la ville et du canton : *le périurbain subi*.

Toujours selon Laurent Chalard, le canton de Brignoles constitue le prototype de « l'espace périurbain subi » :

Les populations moins aisées des métropoles voisines et de la Côte, « qui souhaitent cependant accéder à tout prix au « rêve » périurbain, c'est-à-dire à la maison individuelle, ont dû se tourner en général vers des communes au coût du terrain beaucoup plus faible, de plus en plus loin de la ville-centre et de leur lieu de travail ».

Ces populations appartiennent aux classes moyennes inférieures, (un quart des ménages en France) : employés administratifs, ouvriers qualifiés, chauffeurs routiers, ou techniciens. Leur localisation dans ces territoires est *subie*, dans le sens où si elles en avaient les moyens financiers, elles habiteraient probablement en périurbain plus proche ou plus « chic ». Cette *périurbanisation* change la sociologie du territoire avec l'arrivée de ménages populaires plus ou moins jeunes qui viennent s'y loger, préférentiellement en habitat pavillonnaire.

Ces populations, « *principalement des employés et des ouvriers qualifiés, sont moins diplômées et ont un statut social inférieur à « l'espace périurbain choisi », plébiscité par les cadres et les professions intermédiaires. Par exemple, le pourcentage de cadres à Brignoles : 10,2 % en 2010, est largement inférieur à la moyenne de l'aire métropolitaine marseillaise » (jusqu'à 28 % parfois) ».*

Et en période de crise économique générale, les difficultés s'accumulent pour eux : ils ont du mal à s'acquitter des traites de la maison, à financer leurs déplacements professionnels avec l'obligation d'avoir deux voitures. D'où leur endettement parfois dramatique. Et le chômage y est aussi plus élevé.

« En conséquence, le vote d'extrême-droite peut traduire un certain mal-être périurbain dans une population qui a été déçue par rapport à ce qu'elle espérait et dont les conditions sociales sont loin d'être idylliques (la construction est de moins bonne qualité, les temps de

trajet quotidiens sont longs...) même si elles sont bien meilleures que dans les quartiers difficiles des grandes villes.

En outre, certains de ces nouveaux périurbains sont probablement des populations ayant quitté des quartiers à forte mixité sociale et ethnique, qui reportent leur éventuelle animosité sur la petite communauté maghrébine présente dans le centre-ville de Brignoles, objet de tous les fantasmes. »

Ainsi l'espace « périurbain subi » n'abrite pas les populations les plus pauvres lesquelles restent parquées dans l'espace social qui leur est assigné dans les grandes métropoles. Il est constitué par la partie inférieure des classes moyennes qui subissent aujourd'hui une crise identitaire et sont fragilisées par le contexte de la mondialisation et l'émergence d'une société multiculturelle.

Et cette crise identitaire prend parfois chez les jeunes, même les plus démunis, le forme d'un rejet viscéral de l'autre, de celui qui est ressenti comme étranger à soi parce qu'il est d'une autre culture et d'une autre origine. La phobie raciste s'origine bien dans la peur de l'autre comme nous le montre ici Fabienne Raybaud.

L'étrange étrangeté

Il est important d'examiner ici ce qui fonde nos peurs et nous conduit par tous les moyens à vouloir les maîtriser : du simple évitement, au désir de s'en débarrasser radicalement en faisant sortir de soi les éléments d'agressivité, de douleurs, d'incompréhension, et les déposer en un autre, responsable des maux de société et des maux de l'âme. Cet autre, au fil des temps, a figuré *l'étrange étrangeté*¹, telle que Freud l'a pensée : il y aurait *quelque chose de familier et quelque chose d'étranger* dans cette représentation, il semblerait qu'une figure humaine puisse apparaître, in fine, là où on y voyait un tigre²...

La mise en scène de l'étrange étrangeté se véhicule dans une médiatisation qui défie l'intelligence, s'adresse à l'émotion, au ressenti et renvoie chacun au manque, à la perte, à l'envahissement de soi.

Fragment d'entretien avec Laurent...

Laurent³ est un jeune homme de 21 ans, communicatif, sociable. Il présente une fragilité du côté identitaire, son père l'ayant abandonné très jeune. Les entretiens cliniques ont lieu tous les quinze jours, Laurent entend y travailler l'estime de soi et une meilleure compréhension de lui-même. Ce jour-là, Laurent engage l'entretien en énonçant ses désirs : un travail et des objets de consommation sans démesure. Des « désirs raisonnables », pourrions-nous penser. Et puis, au détour de sa réflexion :

— *Le vote de Brignoles donne raison à mes pensées.*

— *Qu'entendez-vous par « donne raison à mes pensées ? »*

— *Et bien... L'immigration, c'est le problème, en France. Ici, on accepte tout, et puis on se retrouve envahis de n'importe quoi... Moi j'ai des certitudes, c'est pour cela que je donne raison au vote de Brignoles.*

— *Ce serait intéressant, Laurent, de comprendre ce qui vous amène à exprimer des certitudes, et comment elles prennent forme et force pour vous... Pouvons nous travailler cela ensemble ?*

— *Oui, mais c'est simple, c'est que j'ai 21 ans.*

— *À quoi associez-vous le fait d'avoir 21 ans ?*

— *À mon expérience, depuis que je suis en galère.*

— *J'entends que vos difficultés, depuis l'adolescence, vous amènent à penser le monde à partir de ce que vous avez pu ressentir ?*

— *Oui... Et je ne veux pas trop penser, après j'ai peur de divaguer.*

La suite de l'entretien montre ce qui s'est construit dans la psyché de ce jeune homme : la « galère », l'errance, l'abandon, lui auraient laissé percevoir qu'il existerait des sujets mieux lotis que lui, dont la société prendrait soin : les immigrés qui s'imposeraient par l'envahissement, l'intrusion dans sa psyché de mauvais éléments, verbalisés par

¹ Freud, S. (1916). *Essai de psychanalyse appliquée*. Paris: Gallimard (1980), p 164-183.

² Proverbe arabe: "En marchant dans la forêt, je vois un tigre. M'approchant de plus près, je m'aperçois qu'il s'agit d'un homme".

³ Le prénom a été changé.

« tout » puis par « n'importe quoi ». Quelque chose de tout et n'importe quoi, aurait fait effraction dans sa vie, et l'aurait projeté au dehors, sur un bord proche de la désocialisation.

Le désir de Laurent de s'insérer socialement et de profiter de son salaire se trouve barré par quelque chose d'étrange et d'étranger, qui prendrait lieu et place de sa propre liberté. Et cette figure intrusive, il peut la percevoir à partir de ses expériences de manque, de peurs, d'incertitudes, suite à la perte d'un statut (de fils) et d'un environnement familial. La peur de manquer, ou de perdre viendrait limiter, voire anéantir son désir de progression sociale. Nous pouvons observer un mouvement psychique défensif, où le jeune homme place en autrui ses éléments destructeurs, il externalise ce qui serait en lui, et le dépose en l'autre, l'intrus, évitant ainsi une élaboration mentale qui pourrait le faire « divaguer » au sens d'*errer ça et là, flotter*⁴, sortir de la voie, et ne plus se reconnaître à lui-même.

Pour que Laurent cesse de voir en l'autre un *tigre*, il lui faudra écouter la petite voix de Zina El Tibi⁵ qui nous rappelle comment défaire nos peurs : pour quitter l'obscur objet de nos désirs, et se confronter à *l'étrange étrangeté*, considérons ce qu'il y a là de familier, apprenons à partager nos mets, c'est le début de la communauté, et puis nos pensées, nos idées, et nous verrons se dessiner d'autres couleurs sur la trame, nous reconnaitrons l'existence de toutes sortes de réalités, d'histoires et de poésies, qui peu à peu nous seront fondamentales, sur le terrain du partage et des solidarités actives.

Fabienne Raybaud

Psychologue clinicienne,
APS ASEPARG

⁴ Rey, Alain., et coll. (1998) *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Dictionnaires Le Robert.

⁵ El Tibi, Zina., (2013) *L'Islam et la femme*. Bruxelles-Paris: Desclée de Brouwer (2013).